

Georges Le Brun Keris

Orphée

Le voyage d'Orphée

A André Colin

Eurydice, je vois tes mains sortir de l'ombre, hésitantes comme les mains de l'aveugle au devant de lui, ou comme le nageur les lève chargées d'algues d'ombre encore attachées à tes doigts.

Mais déjà l'ombre se referme comme une eau, glisse sur elle-même, et tes mains ne sont plus qu'un reflet englouti...

Plonge aux ténèbres, mon âme, plonge dans la nuit épaisse et moite comme une glaise. La nuit m'enlise et glisse dans ma bouche son goût humide. En vain je chante, mon chant meurtri se tourne contre moi, il m'enroule, et lentement je coule à travers la nuit.

Je ne te poursuis pas Eurydice, je coule dans les ténèbres sans te voir. Mon cœur est trop meurtri pour même te désirer. T'atteindrai-je jamais, Ô fiancée inconnue, épouse dont je ne sais pas la voix ?

Ma douleur n'a pas de nom chez les hommes. Et veuf qui n'a jamais connu d'épouse, j'attends les mains vides l'Eurydice que je n'ai même pas perdue.

*

**

Si je t'avais pour supporter la douleur de t'avoir perdue, Eurydice ! Je me réfugierais en toi pour supporter ma tristesse. Ouvre, maternelle, ton bras si frais à mon front...

Laisse. J'endors près de toi ma tristesse, Ô fantôme, et que j'avais pu chérir ! Sinon toi, qui pourra la comprendre ma peine ?

Vois mon front précocement vieilli. Je n'ose même pas te demander l'amour, mais cette tendresse maternelle et ton indulgente pitié.

La nuit épaisse colle à la terre. Je la sens battre à toutes les pulsations lourdes de la vie, l'énorme nuit où je m'enlise.

Seulement entendre ta voix, seulement ta main sur mon front... Ô toi que peut-être j'eusse aimée !

*

**

Aucune lueur n'éloigne la terre de la nuit, la nuit glaciale et déserte, si vide que ma douleur s'étend à son envergure. Ma douleur emplit l'énorme nuit de la terre.

Visages, visages, ah ! Qu'un fantôme troue la nuit. Visages... Mais dans la nuit trop froide je ne perçois même pas ton visage, Eurydice.

Ma gorge se serre, ma langue est pétrifiée dans ma bouche. Ah ! Ne me laisseras-tu pas le temps que j'avale ma salive, douleur ?

Si intenses se confondent la nuit et ma douleur, que la nuit est tout entière dans mon âme et toute ma douleur sur le monde. Mais le visage d'Eurydice demeure au fond de mon âme comme sous la nuit l'Espérance.

*

**

J'ai mené ma douleur par les grands champs de la lune...

Et si fort coule le clair de lune que les étoiles en sont bleues... Il coule au long des ténèbres, glisse aux arbres, et baigne dans le clair de lune les herbes soudain transparentes.

Le clair de lune repose aux branches comme une neige, et repose sur la terre son silence.

Repose, ma douleur, dans le silence, repose dans la grande nuit de la lune. Calme douleur endormie sous des flots silencieux d'azur, et si l'aube est lente à venir, accepte cette douleur comme une escale au long de ton océan, ma douleur.

Novembre-Décembre 1939

Orphée

Le texte commence ici, page 28

- Aïode -

Puisqu'ils se sont rejoints, mes sœurs, puisqu'Eurydice, comme un voile flottant de brume, apparut à Orphée, chantons l'hymne de leur bonheur. Plus rien ne retient en nous l'hymne de joie impatient à jaillir. Comme les beaux jours d'été, absolu est le bonheur qui nous hante. Que sommes-nous, sinon les vases précieux du bonheur, l'amphore où se tient celée la liqueur enivrante de la joie. Que la forme fragile éclate, qu'il noie ses rives le flot de joie. Pourquoi le cœur, sinon pour qu'il brûle d'amour et s'en consume à mourir ?

Chantons l'amour que rien n'altère, où plonge sans le troubler la haute crête des arbres. Chantons midi, l'heure sans parfum – les odeurs mêmes sont mortes – et seul triomphe le soleil. Ah ! Chantons-le. Mais par les champs immobiles, les jeunes hommes et les jeunes filles s'en vont en bandes, couronnés de feuilles naissantes. Vigoureux, ils offrent leurs torses au baiser dévorant du dieu. Que leur importe ! L'âpre chaleur, le miroitement des routes, le ciel si dur qu'il en est blanc, tout les grise. Une force en eux est égale à la puissance du soleil, et c'est l'amour.

Appelle ta compagne, Orphée. Ensemble montez vers la joie.

- Orphée -

Ne fuis pas, Eurydice, ne fuis pas.
Je t'apporte la vie et son mouvant émoi.
Ton corps va refleurir au souffle de l'amour.
Tends-moi les mains, et de mes lèvres sur tes lèvres -
Si vivants sont en moi son visage et sa grâce -
Je vêtirai de chair une ombre fugitive.
Il suffira de ce baiser pour que renaisse
Eurydice ravie aux fleuves de l'enfer.

-Eurydice -

Quelle voix a troublé le sommeil de ces rives ?

- Orphée -

Eurydice ! Eurydice !

-Eurydice -

Une voix sous la brume
m'appelle.

- Orphée -

Eurydice !

-Eurydice -

Qui m'appelle ?

- Orphée -

Eurydice !

-Eurydice -

Un peu de mon sommeil s'écarte de mes yeux,
Qui marche ? Qui descend au long de ces rivages ?
Quelle ombre a délié le réseau de la mort ?

- Orphée -

Je suis Orphée.

- Eurydice -

Orphée ?

- Orphée -

Est-ce le vain écho,
A murmurer mon nom sous les trainantes brumes ?
Aucun trouble n'émeut l'exacte résonance.
Eveille-toi, bien-aimée, éveille-toi.
Le printemps délivré jaillit en mille fleurs,
Brise le dur hiver d'éclatantes ramures.
Les prés meuent au vent une odorante écume.
Dans l'air tout neuf, les arbres lourds épais de branches
Palpitent lentement leurs feuilles qui scintillent.
La brise attiédie au souffle duveteux
Glisse le long du corps d'impalpables liens,
Comme se ferme l'eau sur les bras du nageur.
Eurydice, renais au bonheur de la vie,
Aspire cette vie éparses au cœur des choses.

- Eurydice -

En vain m'appelles-tu – si lointaine la voix...

- Orphée -

Lentement de l'oubli affleure ton visage,
Lambeaux après lambeaux, tissu par mon amour.
Il transparait comme la neige sous la brume.
Les sons évanouis recomposent la voix,
Les grâces effacées retracent le sourire.

- Eurydice -

Tu ne vois qu'un fantôme illusoire de moi.
Je disparais. Les bras confondus aux racines,
Les cheveux emmêlés aux herbages des eaux,
Lente je m'engloutis dans le sein de la terre.
La sève sourdement a bu son corps dansant.
Respire dans la nuit l'odeur lourde des roses,
C'est moi, et le parfum mourant des tubéreuses,
L'âcre senteur des eaux qui montent du rivage.
Je suis le clair de lune aux liquides reflets
Coulant des lambeaux bleus sur les plaines dormantes.

Entends-moi dans la brise où frissonnent les herbes,
Et comprends ce bonheur, être endormie toujours,
Ne plus penser, ne plus aimer, être la terre
Inerte sous le poids des moissons et des vignes,
Échapper à la joie dévorante des hommes.
Terre, sommeil sans fin du monde, aïeule obscure,
Rentrer en toi, gagner le repos de ta chair,
Dormir comme l'enfant au néant des entrailles.
Ah ! Ne plus être...

Et toi qui m'as aimée, Orphée,
Ne me délivre pas de la mort.

- Orphée -

Mon amie,
N'entends-tu pas monter vers toi mon chant d'amour ?
Il t'apporte le jour éclatant sur la mer,
La plaine mûrissante où stagnent des fumées.
Ne sens-tu pas souffler l'haleine de la terre,
Comme un baiser glissant au long de tes cheveux ?
Respire dans ma voix l'odeur des soirs d'été,
Le parfum confondu des figues et des roses,
Ce demi-jour si imprécis qu'il est odeur,
Murmurante senteur des fleurs qu'on ne voit plus.

- Eurydice -

Oh ! Ne m'appelle plus. Pourquoi vivre, pourquoi ?
Je ne distingue plus ton visage des choses,
L'absence vous confond en un même visage.
Les arbres, ton sourire et l'automne aboli
Ne sont plus qu'un reflet flottant sur l'eau qui passe.
Le sommeil de la terre a repris Eurydice,
A peine es-tu pour moi le souvenir d'un rêve...

- Orphée -

Ne t'éveillera pas la ferveur de l'amour ?
Souviens-toi, les soirs d'été, les corps se cherchent
Muets dans la torpeur des campagnes comblées.
Amie ne sais-tu pas le goût si frais des lèvres ?
Goûte l'enivrement de sentir à ton bras
Un bras plus fort qui te résiste et te maîtrise,
Ployer ton corps, flexible et souple, être une grappe
Follement pressurée en un soir de vendange,
Sentir une heure la plénitude du néant.
L'extase qui jaillit les fleurs sur les collines
Te laboure...

Et la douceur des bonheurs calmes.
Qu'on retire la lampe où brûlent les phalènes !
Des coupes de lait bleu attendent sur la table.
Nous goûteront ensemble aux fruits de l'automne,
La poire aqueuse, agaçante aux dents, la pomme
Brillante et fouettée de rouge et de vermeil,
Le raisin presque noir que rosit le couchant.

Des esclaves silencieux apporteront
Le miel où s'enclot l'arôme de l'été...

Et dans le demi-jour nous entendrons la mer...

- Eurydice -

Quelle obscure tendresse émeut mon ombre vaine ?
Un besoin sourd d'aimer s'éveille en mon fantôme
Et lentement recrée une forme de femme.
Le goût de me donner recompose ma chair.
Déjà je sens frémir des lèvres qui s'entrouvrent.
Mes bras, soyeux et blancs, doucement se déroulent,
S'écartent dans l'espoir d'étreintes renouées.
Mes cheveux déliés de la moiteur nocturne,
Ainsi l'algue au reflux se sépare des eaux,
Ombrent de leurs replis l'épaule renaissante.
Agiles se dénouent mes pieds des racines.
Tends-moi les mains, une Eurydice recréée
Au souffle d'un baiser retrouvera son âme.

- Orphée -

Femme issue de la mort, épouse retrouvée,
Viens, nous marcherons sur la simple colline
Doucement incurvée aux caresses des eaux.
Il fera pur, si pur que renaîtra ton âme.
Et délaissant l'attrait des morts, nous franchirons,
Athlètes couronnés, les portes de la vie.
Sens renaître en ta chair la joie et la douleur,
Le fascinant émoi de souffrir et d'aimer.
N'attends plus ! Le matin inonde de clarté
Les roses tamaris qui penchent sur la mer.
L'air frémît de parfums imprécis, de murmures
Indéfinis mêlés au chant confus des eaux.
Le ciel frais lavé t'auréole d'azur.
La vague doucement reprise et relancée
Dépose à tes pieds son offrande d'écume.
Dans le jour frissonnant les collines tressaillent,
De leur faîte acéré brisent l'écran des brumes,
Ouvrent leurs flancs dorés aux rayons du soleil.
Lève-toi ! Lève-toi ! Et plonge dans la vie,
Audacieuse, ivre d'amour et de ferveur,
Brûle, sois une proie dévorée et ravie...

Orphée vainqueur

1940-1942

Une œuvre d'art est une revanche contre le sort.

Paul Valéry

à Nicole

Prélude

- Chœur des Muses -
- Mneme – Aïode – Melete -

Une vanité pèse sur nos jeux ce soir. Je suis lasse de ces chants sous le clair de lune. Le soir achève de s'endormir sur les joncs où glisse, à peine murmurante, la source... Nuit religieuse, tu es trop profonde pour notre cœur de déesse. Quelque chose en toi nous dépasse. Nous n'atteignons pas à ton mystère. Un vertige me prend devant ton ciel sablé de mondes. Ils expriment un nombre dont nous ne connaissons pas la mesure. Notre cœur immobile de déesses ne peut répondre à ce battement continu des mondes, à la pulsation sourde de l'univers.

D'où vient que l'homme, s'emparant des nombres et des chants que nous inventons, leur donne un sens que nous ne pouvons déchiffrer. Il tire le meilleur de nous-mêmes pour l'accorder à ton mystère, Ô Nuit ! Vous vous accordez toi et l'homme dans la communion d'un destin que nous pressentons seulement. Tu berces l'homme et il te chante. Il boit les rayons laiteux de la lune. Il s'étire à l'envergure des étoiles. Les mondes et lui se rejoignent dans un commun mystère. Tu l'enveloppes dans son insondable mystère.

Muses désertes, Ô mes sœurs ! Qu'Orphée nous dise le mystère des hommes ! Qu'il nous dise cette douleur et cet amour, ces mots que ne peut proférer notre insensible splendeur. Nous sommes l'idée, il est l'amour. Nous naissions de l'intelligence, il renait sans cesse de sa volonté, et l'amour et la volonté se conjuguent dans l'espérance.

Muses, glaciales muses, donnons à Orphée le pouvoir de chanter le mystère de l'espérance. Qu'il puise aux enfers avec les urnes de la douleur, qu'il les transmue en espérance. Écoutons chanter sa douleur. Écoutons la monter en joie, comme une sève. Déjà le soleil déchire la nuit, violent et tendre comme un époux. Déjà la terre ressuscite, les oiseaux chantent et l'hirondelle girevolte. La douleur n'est plus que l'ombre de la joie. La joie éclate comme les fleurs. La terre chante d'innombrables feuilles, elle boit l'air de ses ramures, les grands nuages s'enflent au vent, la vie démarre de ses entraves, les sources fusent, l'azur crie. Le flux de joie a noyé la terre.

— Melete —

Mémoire, la plus divine de nos sœurs ! Ô jeune fille vêtue de blanc. De nous toutes la plus ancienne et la plus jeune, Ô sœur de Dieu ! Divinisante, qui recueille nos phrases éphémères, nos chants et le doux éclat du soleil. Tu es la source de nos pensées, l'eau claire ruisselant de notre jeunesse. Ô toi qui nous dégages de l'instant, qui nous recueilles et nous recomposes, qui nous situes hors de nous-mêmes dans l'or inaltérable du souvenir.

Prends ces jours que le temps dévore. Amasse-les. Voir, c'est déjà l'automne, et sous le ciel précis comme une porcelaine, déjà l'angoisse et l'hiver. Tandis que le vent disperse sur le ciel bleu l'or des feuilles, qu'une odeur mouillée d'herbes et de fumée, de terre labourée, de rose morte s'étend sur les plaines rases – les blés rentrés -, entends une à une les heures qui tombent, s'effacent, hormis toi pour les recréer, Ô divine.

Tu es la mer sans cesse jetant aux grèves la vendange de tes profondeurs et ces précieux oiseaux d'écume. Tu es le lac où dans le soir froid monte en brume la chaleur du jour. Tu es l'écho qui rechante la chanson morte, le miroir des lampes éteintes. Divine sœur, Ô mémoire !

— Mneme —

Ce soir, à cette heure qui penche vers le crépuscule, s'étirent de longs pans d'or et d'ombre vers la nuit, lorsque sur les plaines pèse un silence nouveau – non plus l'austère midi ou l'acidité du matin,

mais la plénitude accomplie d'un fruit mûr -, lorsque les enfants las s'abandonnent aux rives herbeuses, monte le chant.

Ô perfection, accord, union de l'heure et de la voix, expression ! Ô flexion qui flue l'idée ! Mneme, Melete, Aïode, toutes les trois nous présageons l'éternité, mais Aïode tu la composes. Tu noues l'instant et le passé, tu prends l'espace – la paix des campagnes, le rose pulpeux du soir, l'innombrable vie des étoiles une nuit sans lune –, tu les transmues en une durée qui n'est plus le temps, la même où s'inscrit l'amour, Aïode !

Comme le battement d'un cœur sous le silence est ta mesure. Comme le sang qui sourdement porte la vie est ton rythme. Ainsi la fleur tout en haut de la tige se dresse et plus haut encore nage son parfum, tu fuses de la vie, tu montes, et comme l'oiseau, à peine le lien d'un attrait, la nécessité parfois d'un repos te lient à la terre.

La source qui glisse et dont le murmure si mince remplit la nuit jusqu'à l'extrême des étoiles, le chariot que roulent tête basse les bœufs lents, le frisson d'une libellule sur la rivière, tout est chant. Tout est chant, qui introduit dans notre cœur je ne sais quel vide et quelle plénitude conjugués, dont, comme la nuit entière a le son d'une source, l'éternité a la saveur.

– Aïode –

Ô Melete, toi qui muris l'homme et le portes à l'extrême de lui-même, tel se prolonge l'arbre dans l'épanouissement des fleurs, nous t'invoquons. Tu prolonges l'homme dans la pensée, tu le mènes sur une dimension qui n'est plus son corps. Il vit par toi hors de lui-même. Il s'évade de ses deux bras et de ses deux pieds. Il échappe au sol où il repose. Il est là, mais il est ailleurs, mobile comme ces grands nuages qui roulent au-dessus de la terre et qu'elle ne peut retenir.

Ô Melete ! Tu embrasses toute la terre ! La pluie de printemps lourde et chargée d'odeurs, les matins bleus dans l'air si dense qu'il fausse les lointains et dévie la fuite des routes, le clair de lune où déferlent en étincelante écume les hautes branches, tu les étreins. Tu possèdes le vent qui frôle, la feuille à la chute oscillante, et sous les bois le lacis mouvant du soleil. Ô Melete, ne possèdes-tu pas le monde ?

Plus loin que le mouvement des astres, tu nous entraînes. Plus aiguë que la lumière, tu fuses. Comme une troupe de jeunes filles au son des flûtes tu progresses. Tu es la flèche dans sa sifflante trajectoire, la vague dans sa patiente reprise. Parfois tu voles, tournoyant sur toi comme la mouette, ou bien tu glisses comme l'alcyon le long du vent, tu coules.

Sans cesse née de toi comme repart en surgeon l'arbre mort, tu nous précèdes. Aïode et moi-même sommes le passé, le présent : tu es l'avenir. Tu avances, tu anticipes, tu es la mémoire de ce qui va venir. Ô génitrice ! Tu animes le chant de ta substance, tu crées jour après jour la mémoire, Mneme, Aïode, Melete, que sommes-nous l'une sans l'autre ? Les paroles d'un seul discours, les éléments d'un seul univers, les saisons d'une seule année.

– Orphée –

Mais qu'êtes-vous sans l'amour ?

– Mneme –

Chante, chante l'amour, Orphée, chante l'amour.

– Orphée –

Je ne puis dire que ma douleur.

– Aïode –

Dis-nous ta douleur, Orphée. Vois-nous parées, les cheveux dans l'air dénoués flottent comme les grappes de cythise. Entends nos voix qui te conduisent.

– Orphée –

Je chanterai.

– Les Muses –

Chante, Orphée, chante ...

– Orphée –

Comme souffle le vent aux garrigues osseuses,
La douleur, âcre et sèche, a saisi tout mon corps.

Elle me brûle, et je ne sais pourquoi je souffre.

C'est la douleur. Elle m'accroche. Elle me tord.

Elle prend corps en moi. Elle est mes yeux, mes mains.

Trop lourde pour que je la porte, elle m'emplit.

Orphée, doux compagnon, jeune homme au rire clair,
qu'est devenu ton chant dont s'emplissait le soir ?
Qu'êtes-vous devenu, insoucieux moi-même ?
Ma jeunesse est tombée de moi comme un manteau,
Et, debout, je demeure à côté de moi-même,
nu comme un cri... tranché des pensées et des songes
Dont je croyais charmer la vie et le destin.

Landes, la solitude aux roches calcinées,
Morne qu'un jour franchit Eurydice perdue,
- Un ouragan sans fin arrache le silence-,
Me voici. La douleur qui supplante mon âme,
Me porte d'elle-même à vos déserts, O morne !
Une force me pousse à vos rives sans eaux.
Ô moi, ce couple corps nimbé de sa clarté,
Ce visage où le rire est frais comme les fleurs,
Quel vent a dévasté le verger de vos grâces ?
Quel renard assouvit une faim dans mon ventre ?

Solitude soudain, mes amis sont allés
Vers les jeux qui naguère enchantaien ma jeunesse,
Et je n'ai plus que toi pour compagne, douleur !

En moi, toute la douleur du monde !
Un feu précipité de souffrance me tord.
L'enfant qui meurt, la mère aux entrailles saignantes,
Les jeune corps blessés que le froid mord et ronge,
L'aveugle tâtonnant, tous, les veufs, les vaincus,
Les cœurs humiliés qui ressassent l'opprobre,
Ils sont en moi, je les sens vivre dans ma chair.
Souffrir ! souffrir ! la chair flambe comme un torche !

O peuple de l'Hérèbe assemblé dans mon âme,
Et vous, corps mutilés qui souffrez dans mon corps,
Vous, futures douleurs sous les ombres latentes,
Vous me portez en un sommet irrespirable.
Un océan glacé de neige et de nuages
M'environne. Je brasse une marée de rocs.
Souffrance inconsolée éparses au sein des mondes,
Brisure du rocher que la glace écartèle,
Troncs geignants sous le vent qui siffle en bise froide,
Je communie à des tourments insoupçonnés.

Mais quelle paix, soudain, flue au profond de l'âme ?
Les astres à foison obstruent la solitude,
Moisson d'or murissant aux champs de l'infini.
Je reste confondu d'être cerné de mondes,
Bras ouverts, mesurant l'immensité vivante.

Astres, fruits muris aux vergers du silence,
Notes, secret accord de signes et de nombres,
Perles d'éternité qui condensez le temps,
Je sens que vous vivez d'une vie fraternelle.
Étoiles, réseau d'or où s'enclot la nuit,
Vous m'êtes des regards doux comme des pardons.

Et dans mon cœur muré de souffrance, je sens
- Étoile recueillant l'ultime feu du jour -,
L'espérance, avec son frais parfum de source.

L'ombre suscite en moi ta souple chevelure,
Eurydice, et tes yeux vibrent dans les étoiles.

Publié dans Jeux et poésie, éditions du Cerf

Orphée (autre version)

— Aïode —

Parle-nous de la douleur, Melete. Dis-nous, toi si sage, cette force qui prend Orphée dans sa chair, comme la marée travaille la mer jusqu'à l'extrême profondeur. Dis-nous ce regard qui le fouille plus obstinément que les étoiles ne dardent leur éclat dans les flots. Aussi mystérieuse est pour nous la douleur que la brusque fuite des comètes dans l'éther qu'elles ensanglantent.

— Melete —

La douleur est un des noms de l'amour.

— Mneme —

Que nous dis-tu ?

— Melete —

Les hommes ont besoin des hommes pour vivre. Comme l'arbre entaillé trop profondément ne tarde pas à se flétrir, l'homme privé de ceux qu'il aimait, sent sa vie couler par une secrète blessure. Le sourire se fane à ses lèvres, son front se plisse comme une feuille desséchée, il geint et soupire, et c'est comme le son du bois que la hache déchire. En vain le soleil et la pluie alternent leurs bienfaits sur l'arbre blessé, de même en vain renaît le printemps autour d'un homme blessé d'amour. Il ne l'entend pas. Les matins d'avril n'ont plus l'odeur imperceptible du naissant feuillage. La lumière pour lui est obscure et le fleuve moiré d'or sans reflet.

Il erre, désireux de solitude, jusqu'à l'heure où vient l'oubli. Ô Mneme ! Éloigne-toi des hommes qui souffrent. Laisse plutôt Aïode les bercer, leur verser l'extase qui les guérit. Sinon que vienne pour eux la mort, qu'elle les emporte vers ses régions immobiles, vers ces plaines où s'avance Orphée.

— Orphée —

Un soir, les solitudes ont monté de la terre,
Visages dissipés par l'ombre, des visages
Fondus dans le silence et l'oubli, effacés
Comme les fronts usés des statues englouties.
Et chacune avait un visage, et chacune,
Mystérieuse sœur de compagnes sans nombre,
Venait vers moi. Et je sentais sur moi l'haleine
Des visages étreints où je cherchais l'absente.

Se peut-il que ton front se soit déjà terni
Et tes yeux dilués dans ta face incertaine,
Compagne dont les dents faisaient tinter le rire ?
Eurydice, tes mains ne sont plus qu'un reflet,
Épaves balancées dans les eaux de la mort,
Algues d'ombre flottant aux marais de l'oubli.

Et même si jamais je parviens à te joindre,
Même si dans tes yeux je repose mon âme,
Oublierai-je le chant triste des solitudes ?
Oublierai-je ses mains tâtonnantes dans l'ombre,
Ce cri surtout, ce cri contracté de détresse,
L'ultime appel des morts aux rives de l'oubli ?

Mon âme a trop vécu parmi les morts, déjà
Trop de mon cœur demeure au-delà du silence.
Comme un nageur l'odeur des lagunes sableuses,

Je garde le parfum du pays ténébreux.
Comme la mer résonne au creux d'un coquillage,
Résonne dans mon cœur le silence des morts.

Visages abolis qui vivez pour moi seul,
Mon cœur peuplé de morts me ramène vers vous.
Mes amis, laissez-moi, je ne suis plus d'ici.
Trop de regards éteints ont pesé sur mon âme.

Jamais plus je n'irai par les campagnes claires,
Dans les soirs imprégnés du parfum des tilleuls,
Sans entendre des voix qui ne sont plus d'ici.
Si je me penche au creux des mares cerclées d'or,
J'y verrai des reflets que vous ne pourrez voir.
Visages d'autrefois apparus pour moi seul
Et que seul désormais je saurai reconnaître.

Comme ces fleurs des eaux que portent les étangs,
Les visages des morts émanent des ténèbres.
L'ombre vit de regards à jamais disparus.
Que m'importe le chant des matins cristallins !
À travers les enfers je porte avec moi,
Spectres bien-aimés je suis à votre quête,
Seul votre souvenir apaise ma douleur.

Souvenir ? Ô présence au cœur même de l'être.
Mon âme a dépassé l'étroitesse des corps,
Les vivants et les morts se confondent pour moi.
Ombres, mes souvenirs, je ne survis qu'en vous,
Vous seuls avez gardé les chemins de mon cœur.
Comme un écho lointain sonne des monts aux rives,
Vous revenez en moi, vous me hantez. Je vis
D'avoir longtemps vécu la main dans votre main.

Déchirante douceur du souvenir... Savoir
Que les jours écoulés ne se reforment plus.
Je ne vous verrai plus, jeunes hommes, mes frères.
Je ne monterai plus les côtes odorantes
Des collines dorées où mûrissent les vignes
En entendant vos chants monter derrière moi.
Nous n'irons plus ensemble au devant de la lune
Par les prés de Juillet où crissent les grillons.
Aucun homme jamais n'aura votre visage.
Et pourtant, par delà les collines heureuses,
Plus loin que l'univers et plus près que mon cœur,
Se reforment les voix que je croyais éteintes.
N'est-ce pas vous ce chant des sources dans le soir ?
Vous revenez, Ô morts, des rives de l'oubli.
Vous êtes ce moment essentiel où l'âme,
Pure soudain des voix obscures de la vie,
Ose se retrouver et soi-même s'étreindre.
Vous êtes ce suspens au battement du cœur ?
Je sens que par delà mes gestes éphémères
Quelque chose de moi vous a déjà rejoints.
Trente années de ma vie ont dépassé le temps,
Une part de moi-même est déjà chez les morts.

Parques, Ô tendres sœurs qui reprenez mes jours,
Un par un les glissant aux trames éternelles,
Ne les démêlez pas de tous ces jeunes morts.
Je suis l'un d'eux... J'apporte à Charon mon obole :
Ces jours, ces mêmes jours que nous avons vécus.

Vivre ? Mourir ? Tout se confond. Il n'est que d'être.
Retourné vers le moi que je fus, je l'embrasse.
J'étreins des jours défunts devenus éternels.
Ô jours ! Jours de printemps crépitants de feuillage,
Jours d'été qui pesez sur les campagnes mures,
Taisant jusqu'au parfum des roses assoupies,
Jours gorgés de bonheur comme un fruit de suc,
Revenez-moi ! J'aborde à vos rives. C'est moi !
Ô mes jours confondus et repris en vous-mêmes ;
Accueillez-moi ! Je vous renoue à mon destin.

Ô rumeur retrouvée des matins de l'enfance,
Rires, babil fusant par trilles dans l'air vif,
Dès le seuil de la mort je vous ai reconnus.
Tous vous m'attendiez aux berges de l'Hadès,
Mes jours ! Voici qu'enfin je me rejoins moi-même,
Je suis moi, dans ma plénitude renouée.

— Aïode —

Mes sœurs, écoutez dans le chant d'Orphée le dialogue mystérieux de la vie et de la mort. La vie de l'homme monte comme une interrogation à qui seule la mort répond, et sans cesse en lui la vie et la mort se mêlent, se composent, donnent à ses jours leur visage contrasté.

À la fin la mort l'accueille, le prend dans son grand bercement de silence, l'enveloppe et le pénètre, l'enroule telle une nuit – cette nuit à l'obscuré lumière si dense qu'elle en est comme substantielle -, mais cette mort n'est que le porche de la vie. Elle est le cocon soyeux de la chrysalide, l'ombre propice aux successions des métamorphoses.

Ah ! Plutôt que la mort chantons la vie. Ces ciels de printemps, si tendres qu'ils s'effritent et déposent sur les collines et les arbres, qu'ils ombrent d'azur, le jaillissement des fleurs. Les nuages blancs qui tournent comme une ronde d'enfants. Chantons la vie.

La vie qu'Orphée poursuit dans les déserts de l'Hadès sous le fuyant visage d'Eurydice, la vie qui l'anime si puissamment que l'ombre lourde de l'enfer ne parvient pas à l'étouffer. Chantons la vie. Et toi, Orphée, poursuis ta route. Descends plus profond dans les mystérieuses galeries de ton cœur, progresse dans ces landes que tu recèles.

— Orphée —

Enfin, j'ai traversé le cercle des attentes.
Quelle soif vous guidait, visages, vers ces rives,
Pâles lueurs mêlées, Ô brume de visages !
Ombres liées au sol et penchées vers le jour,
L'oscillante forêt des vies inachevées.

Je chantais... et ma voix aspirait des ténèbres, -
Comme au flux des beaux soirs affleurent les phosphores -,
Des visages, de purs visages d'hommes jeunes.
Mon chant les pénétrait d'une paisible extase,
Montant en eux comme la sève au creux du bois.
Le renouveau parant les ramures de feuilles,
Fusant dans l'air fragile un murmure d'oiseaux,

Nimbant du chant des eaux les montagnes herbeuses,
N'accomplit tel miracle.

Et mon âme elle-même,
Fouillée comme le sol d'insistantes racines,
Animait mille corps. J'étais ces jeunes hommes.

Ô spectres plus mouvants que les jeunes forêts,
Captifs encore parés des charmes de la terre,
Fantômes où survit l'éclat de la jeunesse,
J'achève le dessin de vos vies suspendues,
Je vous parfais. Ma voix a ranimé votre être.
Mon destin accomplit les promesses du vôtre.
Vivez de moi. Buvez à mon âme donnée,
Chacun de mes instants est votre survivance.

Terre vibrant soudain d'innombrables ramures,
Je vibre de ces morts entés sur tout mon être.
J'accomplis des destins inconnus de moi-même.
Je mue en fruits d'or les fleurs trop tôt fanées.
En vain l'automne mûr rougit le flanc des monts,
Les sources du Printemps ont jailli dans mon cœur.
Je suis pour jamais de tendres jeunes hommes.

Visages apparus au détour de ma vie,
Livrez-moi le secret de vos graves sourires.
Monte en moi cet amour que vous sentiez naître,
Rumeur mystérieuse aux confins de votre âme.
Mon chant expire et naît sans cesse de vous-mêmes.
Il murmure les mots jamais dits, la douleur
Que votre jeune cœur attendait de souffrir.

Et, morts ! Enseignez-moi le secret de la joie.
J'avance parmi vous comme le vendangeur
Passe entre les essaims bruissants de cueilleuses...
Entassez les raisins rougeoyants dans ma hotte.
Jeunes morts, dites-moi le secret de la vie.
Le bonheur n'est-il pas de se donner la main,
Et d'avancer dans la tempête de Novembre,
Face la large pluie que plaquent les rafales.
Ou, lorsque le printemps bourdonne sur les prés,
S'enfoncer dans la combe au parfum mielleux ?
Le bonheur n'est-il pas d'éprouver que la terre
Est vivante, et que la sève dans les arbres
Répond au battement du sang dans notre cœur.
Et le vent, le vent qui fouille les blés murs,
Pénètre en nous l'odeur robuste des moissons.
Le bonheur n'est-il pas d'avancer sur la terre,
Épaule contre épaule avec les autres hommes,
Et se noyer au flux intense de la vie ?

Et si je vous envie, Ô morts ! C'est de savoir
Qu'entre vous et la vie rien ne s'interpose,
Que vos bras étendus mesurent les étoiles,
Que votre âme se grise au parfum des montagnes,
Et que toute la joie du monde est votre joie.

Joie aux labours épais qui fument sous l'averse,
Joies aux troncs écorchés des saignantes pinèdes,
Joie aux sources fusant blanches entre les rocs,
Joie de la vie ! Et quand l'amour jaillit en fleurs,
En grappes, en parfums, en murmures d'oiseaux,
Oh ! Joie de vous savoir vivants de notre joie.

Et dernier venu que la mort a laissé,
Gabarre abandonnée sans gréement et sans voile,
J'entends sonner l'appel du large, et c'est la mer
Ivre du clair soleil tintant à chaque vague.
Je tressaille quand le vent fou de la tempête
Heurte ma coque et que mes joints craquent d'effort.
Mais cet oiseau venu des rives ignorées,
Voyageur harassé qui se pose un instant,
N'est-ce pas toi, Ô mon amie, n'est-ce pas toi,
Eurydice ?...

— Mneme —

Les morts entendent-ils l'appel des vivants ? Eurydice frémira-t-elle à cette voix ? Est-il, cet oiseau, le messager d'une épouse brusquement ravie ?

— Aïode —

Ah ! Qu'au moins survive en eux l'amour ! Il suffit. Ils entendront cet appel, les morts âprement pressés aux rives mornes du fleuve...

— Melete —

Les morts gardent les souvenirs des beaux jours. Simplement ils sont plus recueillis que les vivants sur leur souvenir. Il s'y simplifie. Comme d'un arbre émondé jaillit plus ferme le surgeon, comme d'un rosier bien taillé s'épanouit plus large la rose, leur être dépouillé des habitudes adventices, lavé de la scorie des jours, purifié, porte à maturité le plus intime de son essence.

— Mneme —

Et quelle est cette intime essence ?

— Melete —

C'est l'amour.

— Aïode —

Les morts ne sont plus qu'amour. Plus loin que les sombres rives s'étend le pays d'amour. Une terre comme celle-ci, mais éternellement dans le premier éveil du printemps lorsque les feuilles se défroissent au sommet des branches. Telle une épouse tendrement penchée sur l'époux, tièdes glissent les eaux sur le sol. Sous leur caresse chantent les collines. L'air est un bruissement confus de fontaines. Il embaume l'odeur des terres humides sous le soleil.

— Mneme —

Au pays du Bien-Aimé les âmes ont porté le plus beau reflet de leurs jours. Par des vergers à l'herbe vive, sous la blancheur écumeuse des pommiers en fleurs, elles progressent portant vers le Bien-Aimé la corbeille de leurs dons. Elles lui portent ce soir de juin où sous un ciel d'un vert mystique elles ont

dit oui à l'amour. À la veille de se faner les fleurs, s'étaient ouvertes plus larges, elles s'étoilaient au détour des haies, palissant de leur éclat avivé le rose poudreux du couchant. Les fleurs sur le point de mourir étaient comme des âmes qui se donnent, et tout ne parlait que d'amour. Alors les lèvres se sont ouvertes, elles ont dit oui, et ce fut comme l'abandon du jour dans la nuit, ce fut comme le jour acquiesçant à l'immense baiser qui l'engloutit.

— Aïode —

Dans les âmes qui ont consenti au baiser de la mort, une nuit d'étoiles s'est levée. Un bonheur calme et vaste comme ces nuits d'été où, dans le clair de lune épais, flottent seules les étoiles les plus vives, Cassiopée, Vega...

— Mneme —

On dit que les étoiles sont des âmes plus illustres ou seulement plus infortunées...

— Melete —

Les étoiles ne sont pas des âmes. Elles n'en sont que les vertus à jamais fixées dans leur éclat par la mort. Dans chaque âme nage un flot d'étoiles. Elles glissent comme les gouttes d'eau sur un linge. Elles sont la rosée des âmes.

— Aïode —

La goutte de rosée qu'embaume le pollen, brillante au calice des roses.

— Melete —

Orphée, poursuis ta route. Sous les ténèbres de la mort, par delà les cercles douloureux des enfers, s'étend la vie. Tu retrouveras Eurydice. Une Eurydice plus radieuse encore, nimbée d'un sourire pudique comme au matin des noces, mais dans l'éclat d'une merveilleuse fécondité. Écoute le secret des muses : dans les périples de ton destin, Eurydice te guide ; elle fait plus, elle t'enfante. Elle te forme à l'image des morts, t'infusant une vie si forte que sans danger tu traverseras les cercles les plus redoutables du fleuve. Poursuis ta route...

— Orphée —

Un jour j'ai traversé les cercles des colères.
Assoupies au bord des étangs, elles guettaient,
Sournoisement mêlées aux herbes croupissantes.
Tout à coup elles ont surgi devant ma face.
Leur bouche s'est collée à ma bouche, leurs yeux
Ont pénétré mes yeux de leurs regards aigus.
Et j'ai senti que vivaient en moi les colères.
Elles se repassaient de ma douleur, rongeant
Ma chair, serrant ma gorge entre leurs dents.
Je ne te pleurais plus, Eurydice... Ta voix
Ne chantait plus en moi. Tu ne me guidais plus.

Autour de moi dormait la nuit, hâve de pièges...
J'errais les mains tendues devant moi, écartant
L'air moite. Je glissais sur des chemins de fange.
Mes cheveux s'accrochaient à des branches gluantes,
Des arbres morts cernaient mes pas, l'étang visqueux
Bavait à mes genoux d'épaisses moisissures.

Je pleurais de ne pas mourir...

Ô mon épouse,

Femme, douce compagne à la voix maternelle,
Ô visage éclatant que parfait un sourire,
Ne te verrai-je pas surgir au bord des eaux,
Toi-même, et radieuse en dépit des enfers ?
N'importe si la peur embrume ton visage,
Si tombent tes cheveux alourdis par les eaux.
Je te prendrai les mains pour charmer ta frayeur,
Je te dirai les mots que l'on dit aux enfants.
Tu resteras, paisible au creux de mon épaule,
Comme un oiseau blessé se calme dans la main.

Mon rêve a-t-il créé ce précieux fantôme,
Ce spectre auréolé de survivante grâce ?
Tu paraiss. Je te vois, telle aux matins heureux,
Tu dansais, inscrivant tes pieds dans le sable.
Ton rire violait un silence si vif,
Si frais dans l'air bleui de luisante brume,
Qu'il était comme ce silence en gouttes d'or.
Tu jouais en lançant de belles narcisses
Que ramassaient avec des cris de jeunes filles.
Lorsque le jour plus chaud faisait la mer unie,
Vous plongiez, et l'eau glissant le long des bras
Était comme un tissu scintillant de soleil.
Parfois vous chantiez. Ta voix fusait si pure
Qu'on eût voulu la recueillir entre ses doigts
Et s'en désaltérer.

En vain ce souvenir,
Tu n'es qu'une ombre errante aux rives de l'Hérèbe.
Ah ! Que du moins survive un instant ce reflet,
La vision furtive et qui déjà s'efface.

- Aïode -

Puisqu'ils se sont rejoints, mes sœurs, puisqu'Eurydice, comme un voile flottant de brume, apparut à Orphée, chantons l'hymne de leur bonheur. Plus rien ne retient en nous l'hymne de joie impatient à jaillir. Comme les beaux jours d'été, absolu est le bonheur qui nous hante. Que sommes-nous, sinon les vases précieux du bonheur, l'amphore où se tient celée la liqueur enivrante de la joie. Que la forme fragile éclate, qu'il noie ses rives le flot de joie. Pourquoi le cœur, sinon pour qu'il brûle d'amour et s'en consume à mourir ?

Chantons l'azur que rien n'altère, où plonge sans le troubler la haute crête des arbres. Chantons midi, l'heure sans parfum – les odeurs mêmes sont mortes – et seul triomphe le soleil. Ah ! Chantons-le. Mais par les champs immobiles, les jeunes hommes et les jeunes filles s'en vont en bandes, couronnés de feuilles naissantes. Vigoureux, ils offrent leur torse au baiser dévorant du dieu. Que leur importe ! L'âpre chaleur, le miroitement des routes, le ciel si dur qu'il en est blanc, tout les grise. Une force en eux les égale à la puissance du soleil, et c'est l'amour.

Appelle ta compagne, Orphée. Ensemble montez vers la joie.

- Orphée -

Ne fuis pas, Eurydice, ne fuis pas.
Je t'apporte la vie et son mouvant émoi.
Ton corps va refleurir aux souffles de l'amour.
Tends moi les mains, et de mes lèvres sur mes lèvres, -

Si vivants sont en moi son visage et sa grâce -,
Je vêtirai de chair une ombre fugitive.
Il suffira de se baisser pour que renaisse
Eurydice ravie aux fleuves des enfers.

— Eurydice —

Quelle voix a troublé le sommeil de ces rives ?

— Orphée —

Eurydice ! Eurydice !

— Eurydice —

Une voix sous la brume
M'appelle.

— Orphée —

Eurydice !

— Eurydice —

Qui m'appelle ?

— Orphée —

Eurydice !

— Eurydice —

Un peu de mon sommeil s'écarte de mes yeux,
Qui marche ? Qui descend au long de ces rivages ?
Quelle ombre a délié le réseau de la mort ?

— Orphée —

Je suis Orphée.

— Eurydice —

Orphée ?

— Orphée —

Est-ce le vain écho
A murmurer mon nom sous les trainantes brumes ?
Aucun trouble n'émeut l'exakte résonance.
Éveille-toi, bien-aimée, éveille-toi.
Le printemps délivré jaillit en mille fleurs,
Brise le dur hiver d'éclatantes ramures.
Les prés meuvent au vent une odorante écume.
Dans l'air tout neuf, les arbres lourds, épais de branches,
Palpitent lentement leurs feuilles qui scintillent.
La brise attiédie au souffle duveteux
Glisse le long du corps d'impalpables liens,

Comme se ferme l'eau sur les bras du nageur.
Eurydice, renais au bonheur de la vie,
Aspire cette joie éparses au cœur des choses.

— Eurydice —

En vain m'appelles-tu – si lointaine la voix...

— Orphée —

Lentement de l'oubli affleure ton visage,
Lambeaux après lambeaux tissu par mon amour.
Il transparaît comme la neige sous la brume.
Les sons évanouis recomposent la voix,
Les grâces effacées retracent le sourire.

— Eurydice —

Tu ne vois qu'un fantôme illusoire de moi.
Je disparaîs. Les bras confondus aux racines,
Les cheveux emmêlés aux herbages des eaux,
Lente je m'engloutis dans le sein de la terre.
La sève sourdement a bu mon corps dansant.
Respire dans la nuit l'odeur lourde des roses,
C'est moi, et le parfum mourant des tubéreuses,
L'âcre senteur des eaux qui montent du rivage.
Je suis le clair de lune aux liquides reflets
Coulant des lambeaux bleus sur les plaines dormantes.
Entends-moi dans la brise où frissonnent les herbes,
Et comprends ce bonheur, être endormie toujours,
Ne plus penser, ne plus aimer, être la terre
Inerte sous le poids des moissons et des vignes,
Échapper à la joie dévorante des hommes.
Terre, sommeil sans fin du monde, aïeule obscure,
Rentrer en toi, gagner le repos de ta chair,
Dormir comme l'enfant au néant des entrailles.
Oh ! Ne plus être...

Et toi qui m'as aimée, Orphée,
Ne me délivre pas de la mort.

— Orphée —

Mon amie,
N'entends-tu pas monter vers toi mon chant d'amour ?
Il t'apporte le jour éclatant sur la mer,
La plaine murissante où stagne des fumées.
Ne sens-tu pas souffler l'haleine de la terre,
Comme un baiser glissant au long de tes cheveux.
Respire dans ma voix l'odeur des soirs d'été,
Le parfum confondu des figues et des roses,
Ce demi-jour si imprécis qu'il est odeur,
Murmurante senteur des fleurs qu'on ne voit plus.

— Eurydice —

Oh ! Ne m'appelle plus. Pourquoi vivre, pourquoi ?
Je ne distingue plus ton visage des choses,
L'absence vous confond en un même visage.
Les arbres, ton sourire et l'automne aboli
Ne sont plus qu'un reflet flottant sur l'eau qui passe.
Le sommeil de la terre a repris Eurydice,
A peine es-tu pour moi le souvenir d'un rêve...

— Orphée —

Ne t'éveillera pas la ferveur de l'amour ?
Souviens-toi, les soirs d'été, les corps se cherchent
Muets dans la torpeur des campagnes comblées.
Amie ne sais-tu pas le goût si frais des lèvres ?
Goûte l'enivrement de sentir à ton bras
Un bras plus fort qui te résiste et te maîtrise,
Ployer ton corps, flexible et souple, être une grappe
Follement pressurée en un soir de vendange,
Sentir une heure la plénitude du néant.
L'extase qui jaillit les fleurs sur les collines
Te laboure...

Et la douceur des bonheurs calmes.
Qu'on retire la lampe où brûlent les phalènes.
Des coupes de lait bleu attendent sur la table.
Nous goûterons ensemble aux fruits de l'automne,
La poire aqueuse, agaçante aux dents, la pomme
Brillante et fouettée de rouge et de vermeil,
Le raisin presque noir que rosit le couchant.
Des esclaves silencieux apporteront
Le miel où s'enclot l'arôme de l'été...

Et dans le demi-jour nous entendrons la mer...

— Eurydice —

Quelle obscure tendresse émeut mon ombre vaine ?
Un besoin sourd d'aimer s'éveille en mon fantôme
Et lentement recrée une forme de femme.
Le goût de me donner recompose ma chair.
Déjà je sens frémir des lèvres qui s'entrouvrent.
Mes bras, soyeux et blancs, doucement se déroulent,
S'écartent dans l'espoir d'étreintes renouées.
Mes cheveux déliés de la moiteur nocturne,
Ainsi l'algue au reflux se sépare des eaux,
Ombrent de leurs replis l'épaule renaissante.
Agiles en dénouent mes pieds des racines.
Tends-moi les mains, une Eurydice recréée
au souffle d'un baiser retrouvera son âme.

— Orphée —

Femme issue de la mort, épouse retrouvée,
Viens, nous marcherons sur la simple colline
Doucement incurvée aux caresses des eaux.
Il fera pur, si pur que renaîtra ton âme.
Et délaissant l'attrait des morts, nous franchirons,

Athlètes couronnés, les portes de la vie.
Sans renaître en ta chair la joie et la douleur,
Le fascinant émoi de souffrir et d'aimer.
N'attends plus. Le matin inonde de clarté
Les roses tamaris qui penchent sur la mer.
L'air frémît de parfums imprécis, de murmures
Indéfinis mêlés au chant confus des eaux.
Le ciel frais lavé t'auréole d'azur.
La vague doucement reprise et relancée
Dépose à tes pieds son offrande d'écume.
Dans le jour frissonnant les collines tressaillent,
De leur faîte acéré brisent l'écran des brumes,
Ouvrent leurs flancs dorés aux rayons du soleil.
Lève-toi ! Lève-toi ! Et plonge dans la vie,
Audacieuse, ivre d'amour et de ferveur,
Brûle, sois une proie dévorée et ravie...

— Mneme —

Ah ! tout parle d'amour, mes sœurs. Que nous sert notre splendeur impassible ? Jamais nous ne connaîtrons la joie d'être prise follement comme une grappe qu'on arrache pour la presser sur les lèvres. Les fleurs sont cueillies et leur agonie s'exhale en parfum, les femmes sur la poitrine du bien-aimé sont comme un bouquet de fleurs et cette mort est leur suprême beauté.

— Aïode —

Il nous reste notre chant...

— Melete —

Il nous appartient de savoir...

— Mneme —

Que nous importe, si nous n'avons pas l'amour !

— Melete —

A nous appartient l'Idée, - savoureuse, avide, pressante, capricieuse comme une femme. Il nous appartient de comprendre l'orbe régulier des astres et l'équilibre qui les enchaîne à leur cours.

— Mneme —

Que ne suis-je simplement une femme ?

Que ne suis-je simplement une femme qui se donne, dut-elle en mourir. Plus chère m'est la fleur qu'un jour suffit à flétrir que les astres dans leur courbe éternellement retracée. Ah ! que deux mains me serrent et qu'une bouche s'écrase sur ma bouche, et que je n'en respire plus. Seulement me dissoudre entre les bras du bien-aimé.

— Aïode —

L'amour des hommes est le prélude de leur mort.

— Mneme —

Mais leur mort est le prélude de la Vie. Ils sont éternellement l'amour.

— Melete —

Écoute, Ô Mneme, le printemps qui nait.

— Mneme —

Il ne me parle que d'amour.

— Aïode —

Écoute Orphée.

— Mneme —

Oh ! qu'il me chante son amour. Qu'il dise la joie d'une épouse enfin reconquise. Seule peut m'apaiser sa voix.

— Aïode —

Qu'il chante donc...

— Orphée —

Jardin d'Éden ployant de grappes en silence,
Ô silence assourdi d'abeilles bourdonnantes,
Vergers où l'herbe crue accueille les fruits murs,
Fontaines dont le chant est clair comme une voix,
J'aborde ce matin votre bonheur, mon âme
Éclate d'un seul jet l'écorce de ses peines.
Orphée vainqueur brisant les gangues de l'enfer,
Je suis debout sur les débris de ma douleur.

Oh ! longtemps ton visage entre mes mains, longtemps
Ton haleine mêlée à mon haleine, encore
Sentir frôler mes yeux tes boucles nonchalantes,
Je ne veux que tes doigts enlacés à mes doigts,
Ta bouche à mon baiser s'ouvre comme une fleur.

Toi seule peux guérir mon âme déchirée.
Épanche la douceur, femme, verse la paix.
Impose à mon tourment ta mure plénitude.
J'attends de mon regard le secret du silence.
Des lambeaux de l'enfer s'accrochent à mon âme,
J'arrive les yeux durs d'avoir voulu, d'avoir
Forcé, les poings serrés, l'arrêt du sort.
Trop de jours j'ai tendu mon âme, elle en est rude.

De ta furtive main glissant sur mes yeux clos,
Fraîche comme le vent d'avril, apaise-moi.
Ordonne le bonheur qui jaillit en mon âme.
J'entends battre ton cœur à coups sourds, une vie
Secrète qui s'allie au frisson de la terre.
Les murmures latents des choses de la nuit

S'éveillent, un oiseau crie d'amour ou de peur.
Une bête effrayée fuit sous les fourrés.
Mais ta présence est une paix comme le soir
Si blanc, dans le repos des arbres immobiles.
Et cette étoile qui scintille au ras des monts,
Goutte d'or oscillant à la voûte nacreuse,
Est à la fois secrète et simple comme toi,
Bien-Aimée, mystérieuse d'être si claire...
Le parfum de tes bras et celui de la terre
Se fondent, et j'étreins tout le soir avec toi,
Ô vivante !

Tes cheveux embaumés de la senteur nocturne,
Ta bouche ouverte à mon baiser, mûre grenade
Où brillent les pépins dans la chair savoureuse,
La blancheur de tes bras flottant dans la pénombre,
Me sont un univers parfait comme une rose.
Reviennent les morts, attirés par l'amour,
Je leur immolerai le parfum de ta chair.

Ô morts, Ô morts heureux, plus mêlés aux vivants
Que l'arôme des lys à ce couchant paisible,
Hôtes secrets de l'âme aux noces du bonheur,
Je verserai pour vous du vin de notre coupe.
Ne t'inquiète pas la présence des morts :
Ils sont heureux, leur joie est dans notre bonheur.
Viens plutôt, la paix des jardins nous invite.

Ensemble descendons vers les campagnes mûres
Où flottent mollement les lambeaux du couchant.
L'heure hésite à mourir au lever de la lune,
et les ombres sans fin s'entrejoignent, tandis
Que les sons peu à peu se fondent en silence.
La rumeur s'éparpille en nettes assonnances,
Et distincte soudain se distingue la note
D'une source perdue au creux des pâturages.
Oh ! verse sur mon cœur la grande nuit bleue,
Restaure le parfum des ombelles dormantes,
Dans l'air épais de lune où reposent les branches
Au lent balancement d'herbages engloutis.
Dis-moi qu'au loin, vers les montagnes transparentes,
L'azur laiteux emplit les veillées abolies.
Descends, nous étendrons nos membres las du jour
Aux prés neigeux de brumes où dorment les palombes.
Le sol qui lentement exsude de soleil,
Est chaud à notre main comme une bête douce.
Dans le soir murmurant des murmurantes eaux
Ta voix s'élève où se concentre le silence.
Elle est ce clair de lune où les arbres balancent,
La plaine dont le jour diffus les contours,
Les chemins lents remplis de parfums endormis.

— Melete —

Par delà le dôme admirablement pur où glisse parmi le cortège des étoiles la lune, cette nuit dont la clarté est si limpide qu'elle n'atténue pas les astres, quelle pensée sans cesse nous pense ? Quelle

pensée accorde notre danse au mouvement souverain des mondes et le battement de nos cœurs à la scintillation infinie ?

Ô nuit, tes étoiles pénètrent dans notre cœur. Astres au mouvement si suavement gradué que vous semblez immobiles, si vaste est notre amour qu'il vous englobe dans votre orbe perpétuellement retracée. Notre amour nous projette jusqu'à cet éther où votre incandescence se consume elle-même dans une solitude peuplée de vous. Astres, vos mouvements tracent les signes où nous épelons cette parole qui nous crée, cette pensée qui nous pense, l'amour où prend sa source notre amour.

Ah ! Nos bras nus dans le clair de lune si dense que nos gestes sont une nage lente et souple. Nuit si pure, la voix d'Orphée dans sa joie nouvelle la brise comme une brusque aurore. L'épouse a rejoint l'époux. Orphée chante le mythe éternel de la joie triomphante de la douleur et que le soleil dévorant la nuit symbolise.

— Orphée —

Le clair matin s'éveille, audacieux et vif,
Jaillit des eaux tel un dieu coiffé de roses,
Le clair matin d'été s'ouvre comme une fleur.
Ô ma bien-aimée descendons vers la mer
Baigner nos membres las dans l'eau limpide et lisse.
Je tresserai pour toi les algues du rivage,
Plongeur émerveillé, je cueillerai pour toi
Les coraux de l'abîme aux laiteuses rougeurs.

Après un jour si lourd et chaud que les montagnes
Pendent au ciel comme des grappes violettes,
Nous étendrons nos corps alanguis sur les sables,
Leur humide fraîcheur est douce à nos bras nus...
Le soleil infléchi glisse sous l'horizon
Et, dans le paysage imprégné de silence,
Symbole survivant des rythmes abolis,
J'entends battre ton cœur...

Sourde sève montant au creux du bois, le sang
Sourd en ta chair, plus lourd de soleil que le vin,
Plus issu de la terre aux pressantes moissons.
Bat en ton cœur l'instant qui se fait éternel,
Présage dans ton sein la naissance des êtres...
Ô sang, rumeur épaisse où bourdonnent les âges,
Rumeur chaude bouillant aux cuves de la joie,
Flux sans cesse croissant, rythme, ferment des hommes,
Ô sang qui t'exfolie aux nervures des veines,
Chemine obscurément au profond de la chair,
Fleurit ourlant de roses un visage de femme,
Tu portes en ton flot les âges assoupis...
Ce visage de femme ourlé de veines bleues,
Ce souple enroulement, - l'épaule sinuuse, -
Cèlent en leur repli le mouvement des mondes.
Arbre jamais fini, cime toujours plus haute,
Le sang monte, fusant dans l'espace le temps,
Jeyser, arbre liquide aux palmes toujours vives,
Il monte...

Et monte de ce même élan, la JOIE.
Flamme, masse de fleurs, aurore déferlante,
Crêtes d'or sous l'air bleu qu'embaument les pollens,
Rires, trilles, frissons, murmure de roseaux,
Pleurs d'amour s'écrasant en déchirante extase,

La joie bondit sur les collines de notre âme.
Étoile qui scintille à la frange de l'aube,
Elle hésite, fragile, au souffle de la vie,
- Petit enfant dont chaque pas est une danse, -
Puis monte, et c'est la plaine rayonnante,
Ouverte, disque d'or où retentit le jour.

Arbres qui de vos bras ramez le soir atone,
Aspirant au soleil l'obscurie vie du sol,
Vous qui des membres nus à la ployante cime,
- Vibrant des vols enclos dans le réseau des branches, -
Décrivez sur l'azur la montée de la joie,
Arbres, cimes bornées d'espace infranchissable,
Palms que vous mêlez au silence des astres,
Mouvante flottaison des rivages stellaires,
Arbres qui vous pressez en masses respirantes,
Empruntant à l'air vif le frisson de vos feuilles,
Buvant le vent vivace et frais à pleines branches,
Marsyas écorché s'est fondu dans vos chairs,
Il chante au froissement des crêtes fléchissantes,
Marsyas... Les troncs blancs qui portent la forêt,
La houle suspendue où les brises s'effacent,
Vibrent une agonie au faîte de la joie,
Ils vibrent...

La forêt a repris chaque plainte,
Chaque branche est le cri d'un Dieu immolé,
Sa chair saigne à l'entaille écumeuse des pins,
Arbres qui vous dressez comme de jeunes torses,
Le signe répété de vos bras qui s'écartent,
Image d'un Dieu que j'ignore et pressens,
M'impose sa grandeur et m'étire à sa forme.
Et ce Dieu qui prend en moi sa taille d'homme, -
Ô vivante morsure qui m'absorbe et me crée -,
Je le sens, comme on sent l'amour sourd en la chair,
Il me possède, il est mon âme, il est mon corps.
Arbres, vous me cluez à vos bras étendus,
Les membres confondus à vos branches noueuses,
Intimement uni à la source des sèves,
Feuillu de mes cheveux emmêlés aux ramures,

L'un de vous, mais encore un Dieu qui se donne,
J'agonise et la mort qui m'étreint est la JOIE.

Boussac 24 Juin 1940.
Cité About 24 mai 1942